

NUMÉRO 5

LES CARNETS DU NIL

Publication de l'Association Égyptologique de Gironde

✦ Égypte ou le baptême du feu

✓ Adaïma, naissance de l'état égyptien

✓ Chartreuse sur Nil

✓ En égyptoscope

avril 2004 ■ 2 €



EDITORIAL



Vitrine du Musée du Caire

Le nouveau Musée du Caire verra peut-être sa première pierre posée en 2004. La première tentative de créer un Musée des antiquités au Caire fut l'œuvre de Mohammed Ali qui, alerté auparavant par Champollion sur la nécessité de conservation des objets, affecta une annexe de l'École Civile à ces fonctions. En réalité ces locaux servirent de magasins où les "Grands" de passage venaient se servir, et en 1855 Abbas Pacha y mit un terme.

Nommé Directeur des Antiquités à partir de 1858, Auguste Mariette donne à l'Égypte son premier véritable musée dans le quartier Boulaq. Situé dans des anciens locaux de la Compagnie Fluviale, il sera dévasté par une crue catastrophique du Nil en 1878. Mariette meurt en 1881.

Les collections sont alors transférées à Guiza dans une ancienne résidence privée du Khédive Ismaïl puis à Qasr el-Nil, elles y restèrent jusqu'en 1902, ouverture du Musée actuel. Celui-ci fut fondé par Hilmi II, le 1^{er} avril 1897 sur les plans d'un architecte français : Marcel Dourgnon.

Un projet de nouveau musée à Guiza, tout près des pyramides sur un site de 50 ha, existe depuis plusieurs années, les concours sont achevés et cette fois la France sera absente !

Le cahier des charges est très lourd et l'œuvre sera, n'en dou-

tons pas, autant somptueuse que moderne et surtout nécessaire.

Cependant une petite crainte ne cesse de m'habiter. Vous connaissez tous certains exemples de ces musées ultramodernes où les très belles pièces sont merveilleusement mises en valeur, dans de très vastes espaces. Mais seulement les très belles pièces ! Mon plus grand plaisir au Musée du Caire est de rester de longs moments dans ces petites salles, quasiment seul alors que la foule piétine devant Toutânkhamon, à rêver devant le désordre de ces petits objets sans prétention de la vie quotidienne au plus près des petites gens de l'époque, devant ces milliers d'amulettes sans valeur, legs de morts anonymes...

Espérons que les concepteurs n'oublieront pas le peuple de l'Égypte Ancienne au seul profit de ses souverains.



Le président
Bernard Lalanne

SOMMAIRE



La chatte timbrée P. 3



The Oriental Institute P. 4



Égypte ou le baptême du feu P. 5



Nil...Un, Nil...Autre P. 7



Chartreuse sur Nil P. 8



En Égyptoscope P. 10



Adaïma P. 11



Recette (Falafel) P. 14



Mots Coisés P. 15

Photographie couverture : Sépulture avec un obélisque dressé sur deux sphinges. Cimetière de la Chartreuse.



LA CHATTE TIMBRÉE



Bloc philatélique
Chat assis – vers 700 – 600 avant J.C. – Époque Saïte Statuette en bronze – H : 0,33 m ; L : 0,25 m
Le Louvre

Je suis une femme à tête de chatte, mais la nuit tous les chats sont gris et je peux prendre l'aspect d'une femme à tête de lionne. Je suis alors la déesse Sekhmet "la puissante".

Sous cette forme de femme à tête de chatte, je porte une magnifique robe à rayures et à petites manches. J'aime beaucoup le large collier qui entoure mon cou et je peux vous assurer que ce n'est pas du pipi de chat. Je porte dans la main gauche l'épée ornée d'une tête de Sekhmet. Je ne sais pas jouer à chat perché mais seulement du sistre.

Avant tout, je suis une chatte, un vrai félidé "felis catus", haut sur pattes avec mes yeux oblongs et brillants, mes oreilles triangulaires et mes griffes rétractiles. Bien sûr, il n'y a pas de quoi fouetter un chat mais cette beauté délicate me vient de mon ancêtre le "felis sylvestris libyca", encore appelé "chat ganté" momifié à Saqqarah il y a 3500 avant J.C. Ne réveillez pas un chat qui dort, sauf pour chasser souris, scorpions et serpents, ce qui me fit apprécier du paysan égyptien. Apprivoisée puis domestiquée au Moyen Empire, je suis alors désignée dans la langue égyptienne *miou*.

C'est en tant que chatte, sous le nom de Bastet que je suis une déesse. Eh oui, il faut appeler un chat, un chat ! Comme l'indique mon nom, je suis "celle de Bubastis" c'est-à-dire la maîtresse de cette ville. Je protège la gestation et les naissances. Pour moi, c'est l'enfance de l'art, habituée que je suis avec mes chatons. Ainsi, je suis devenue très populaire à la Basse Époque.

C'est pour toutes ces qualités, beauté, charme, grâce que j'ai été choisie pour représenter l'art égyptien à l'exposition PHILEX-FRANCE 1999, commémorant les cent cinquante ans de la naissance du premier timbre-poste français en janvier 1849. Ce bloc feuillet de trois timbres représente un musée imaginaire, véritable parcours de rêve et d'émotion à travers les siècles de l'Histoire dont je suis le chef-d'œuvre, le témoin de la très grande maîtrise des bronziers égyptiens.



Alain Barutel



THE ORIENTAL INSTITUTE



<http://www-oi.uchicago.edu/oi>

Ce site en anglais est en relation très étroite avec l'ABZU (<http://www.etana.org/abzu>) que nous avons décrit dans le numéro 3 des Carnets du Nil. Il s'agit du site officiel de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago qui étudie tous les aspects des civilisations antiques du Proche et du Moyen-Orient ainsi que de l'Égypte. Il aborde aussi bien l'archéologie que l'épigraphie ou la philologie. Sous des aspects austères, sa présentation est claire et les informations faciles à trouver. Bien qu'il s'agisse d'une base de

données plutôt destinée aux professionnels avec de solides références bibliographiques dans tous les domaines, l'amateur y fera quelques trouvailles telle qu'une visite virtuelle du musée de l'Institut Oriental ou la formidable collection de photos que les explorateurs de l'institut du début du 20^e siècle ont rapportée de leurs expéditions. On y trouve entre autre la collection **Breasted**, prise lors d'une expédition dans le sud de l'Égypte et au Soudan entre 1905 et 1907 qui compte plus d'un milliers de photos.



Abou-Simbel, vue intérieure de la chapelle Sud prise durant l'expédition de 1905-1907.



Breasted photographant un site au Soudan pendant l'expédition de 1905-1907.



Breasted, Nelson et Holscher examinent le sarcophage du Prêtre Horsiese, Médinet-Habou, 1928.



Thomas Boraud



ÉGYPTE OU LE BAPTÊME DU FEU



5 août 2001, cinq heures du matin.

Encore tout enveloppé par l'épaisse nuit chaude, notre avion se pose en douceur sur les pistes proches de Louxor, dont la présence est trahie seulement par quelques filots de lumière disposés autour d'un sombre ruban : le Nil.

D'ici peu, mon imagination cessera de flotter librement au-dessus d'une certaine idée de l'Égypte, d'une terre qui ne serait que le berceau d'une antique civilisation un jour enterrée vive sous des sables brûlants.

Bien vite, mes dernières hésitations idéalistes se noient dans le flot des passagers, tandis qu'il m'entraîne hors de la carlingue. L'air extérieur est saisissant : 30 degrés, en pleine nuit. Bien qu'invisible à cette heure, nul ne peut ignorer la puissance de Ré.

Mes pieds foulent donc, pour la première fois, le sol d'Égypte. Dorénavant, il me sera impossible de faire chemin arrière et d'éviter à la réalité de bousculer mes visions toutes personnelles de ce pays.

À cet instant du voyage, je ne le sais pas encore, mais ce séjour me réservera pourtant bien peu de surprises. Deux événements, cependant, resteront à jamais gravés en moi : des moments fugaces, inattendus, anodins aussi, mais si forts en même temps. Ils marqueront une découverte à la fois banale, humaine ou éblouissante, mais cependant jamais scientifique, car tel n'était pas le but de mon voyage...

Momo le taxi

Assouan, quelques jours plus tard, 14 heures.

La piscine du bateau fait le plein, activité à cette heure fortement concurrencée il est vrai par les adeptes de la ronflette digestive. Quatre fondus, cependant, débarquent sur les pavés brûlants de la corniche qui borde le Nil, à la recherche de la terrasse de l'Isis Hôtel, dont la vue sur les rives du fleuve est paraît-il splendide.

En chemin, calèches et vieux taxis poussiéreux nous interpellent constamment. Ralentissant à notre hauteur, ils n'hésitent pas à bloquer un moment la circulation de l'avenue afin de mieux nous débarrasser leurs services. Coups de klaxons se mêlent à nos refus polis : le bar que nous recherchons est à peine à 50 mètres. Parfois, le dépit de certains cochers s'affiche sans fard. L'un d'eux finit même par nous taxer de "fauchés de français", avant de déguerpir au plus vite.

Nous étions pratiquement parvenus à destination lorsque l'un d'eux, un vieux taxi break 504, nous proposa avec

une bonne foi désarmante le confort de ses sièges en skai, pourtant profondément crevés par l'usage.

Les fauteuils étaient à peu près aussi crevés que le visage marqué du vieux chauffeur. Ses sollicitations polies ont eu raison de notre indifférence, et une négociation s'engagea : combien pour nous mener à la carrière de granit, où repose un obélisque inachevé ? Nous concluons bien vite à un accord : 25 livres égyptiennes, et nous lui donnons rendez-vous devant le bar dans une heure. Or il tient absolument à nous attendre dès à présent, et gare immédiatement son carrosse. Un peu décontenancés (sommes-nous en train de lui faire perdre son temps, ou bien le tarif de la course est-il à ce point surévalué qu'il n'a plus besoin de travailler de la journée ?), nous nous installons sur la terrasse ombragée, où nous ingurgitons avec délectation verre sur verre de Coca noyé de glaçons bien frais.

À notre sortie, nous retrouvons une chaleur de plomb, ainsi que notre récent chauffeur qui nous accueille avec une joie éclatante. La perspective d'une course bien payée irradie son visage, et son sourire tiré jusqu'aux oreilles n'a rien de postiche.

Son engin n'est guère climatisé, mais le brave homme tient à ce que nous soyons installés le mieux du monde. Ainsi, à mi-chemin, l'heureux propriétaire du tacot immobilisa son véhicule et se précipita à l'arrière afin de baisser ma vitre, manuellement cela s'entend. Avec ses 45 degrés à l'ombre, l'air d'Assouan était, il est vrai, étouffant.



Lorsque le break redémarrera en trombe, il me sembla soudain être projeté au centre d'un volcan : la température extérieure était un feu invraisemblable, l'attraper en pleine figure me coupa le souffle.

Cependant, je n'osais rien dire, car la bonne volonté manifeste du vieil égyptien me désarmait totalement. Il roulait lui-même vitre ouverte et semblait s'en trouver fort aise. En l'observant, je mesurais les mondes qui nous séparent, et qui vont bien au-delà d'une simple accoutumance à la chaleur. Son empressement, outre une réelle bienveillance, trahissait à mes yeux un besoin pécuniaire important. Mais ne suis-je pas, à mon tour, en train de m'égarer sur ses besoins réels, ainsi qu'il a lui-même cru, quelques minutes plus tôt, que rouler vitre baissée me serait plus agréable ?

Que penser, pourtant, de l'état de son vieux break poussiéreux, comme de tant d'autres d'ailleurs ? Tant d'épaves qui chez nous n'auraient plus depuis longtemps droit de cité.

Sans doute mes réactions sont-elles à accueillir avec beaucoup de prudence, car teintées d'une grande méconnaissance de l'Égypte d'aujourd'hui.

Cependant, cette rencontre m'a laissé très ébranlée : je n'ai pu m'empêcher de prendre ce vieil homme en peine, et de mesurer à quel point, de nos jours, pour lui comme pour tant d'autres, vivre en Égypte n'a rien de doré.

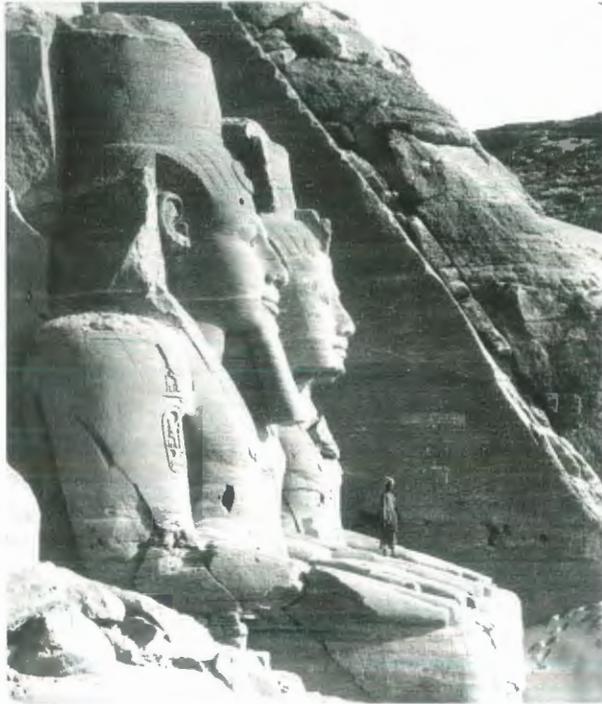
Bien sûr, me direz-vous, qui l'ignore encore, même sans avoir jamais mis les pieds dans ce pays ? Mais savoir est une chose. Car il faut le voir pour le croire. Cette formule a pris là-bas tout son sens.

Ramsès Le Grand

Abou Simbel : le miracle de Ramsès II bâtisseur

Difficile de rester simple spectateur, en pleine possession de ses facultés de jugement, devant un tel temple, car Abou Simbel, ce n'est ni bonnement une colline, ni même un site colossal.

C'est, à mes yeux, un prodige, l'incarnation exacte du divin tel que le percevaient les anciens, et sans doute encore les modernes. Cette restitution, virtuosité architec-



Colosses d'Abou-Simbel

turelle, côtoie les astres, non seulement par sa taille, mais aussi par l'évidence de sa perfection.

L'œuvre parvient à faire oublier le labeur qu'elle a nécessité, tant le résultat est achevé, et le but tout simplement atteint. Non, ma première pensée ne fut pas pour les architectes et les sculpteurs qui ont bâti ces lieux. Ramsès, mes yeux ont seulement pleuré de voir les tiens, si paisibles et tranquilles, fixés à jamais sur cet horizon quotidiennement renouvelé, posés sur les eaux miroitantes du levant, caressés par les bras du puissant Rê-Hor-Akhty lorsqu'il les recouvre de son manteau brûlant.

Portés par un souffle perpétuel, des milliers de touristes se pressent à tes pieds. Qu'importe ? Tu les accueilles avec un sourire léger, une ironie si subtile qu'elle flotte au-dessus d'eux sans jamais les toucher.

Ton regard reste imperturbable et porte bien au-delà des flots de visiteurs, bien au-delà des millions d'années. Tu en as vu d'autres, et ton visage aperçoit la sérénité et la paix : celle, peut-être, que tu souhaitais à jamais dans cette région. Sans doute avais-tu compris que la paix et l'obéissance se conquièrent d'abord en montrant l'exemple, tandis que la puissance de tes colosses ne pouvait que lancer un limpide avertissement.

Peut-on rester indifférent à l'œuvre bâtie par un homme qui sut à ce point imposer sa volonté, à la fois avec fermeté et bonté ? Comment ne pas se sentir concerné ainsi par le dessein qui fut le sien, aujourd'hui à l'échelle d'une vie, et non plus d'un pays ?

Ainsi, au hasard des rencontres et des découvertes, ce voyage m'aura-t-il laissé des marques bien disparates. Et si aujourd'hui l'avion m'a rendue depuis longtemps à mon pays, je poursuis néanmoins toujours un voyage au long cours, dans un monde nommé l'Égypte Ancienne, et qui a l'audace de ne pas vouloir disparaître.



NIL... UN , NIL... AUTRE ! De l'Humanité pour l'Immortalité



Coucher de soleil sur le Nil,
région d'Assouan.

Du 11 au 18 octobre 2003, une quinzaine de membres de l'AÉG, accompagnés par Jacques Zacharie, reprenaient la voie des airs pour voir ou revoir les sites prestigieux de la Haute Égypte : d'Edfou à Abou Simbel en passant par Kom Ombo, la perle Philae et bien d'autres merveilles.

J'ai renoncé à décrire jour après jour, conscient de la difficulté de choisir tel ou tel monument, et puis de trouver les mots justes et assez forts pour traduire tant d'émotions !

Ce que je rapporte de ce troisième voyage en Égypte et que j'aimerais vous faire partager, c'est la découverte de deux formes de grandeur qui peuvent sembler sans rapport commun et qui pourtant en Nubie vont se confondre. La première grandeur : le Nil et la seconde : les Hommes.

Le Nil, fleuve ô combien mythique ! Baptisé par les poètes antiques le "père de la vie" qui fut tout pour l'Égypte, sauf un long fleuve tranquille. Pendant des millénaires, il resta dans le même état que la nature l'avait fait, irriguant, noyant, nourrissant, assoiffant des générations et des générations d'Égyptiens, qui l'adulaient, le vénéraient et le buvaient avec l'amour de la foi ! "Qui a bu l'eau du Nil en reboira" c'est lui que je nomme Nil un. Quant au Nil autre, c'est bien sûr celui qui, barré sur son chemin, ne vient plus depuis 1964 répandre son limon bienfaiteur, engendrant par là, ce que certains qualifient d'une des

plus grandes catastrophes écologiques du XX^{ème} siècle. Peut-être, peut-être ! Mais pourtant en face de ce défis scientifique, probablement déjà animé par des enjeux de pouvoirs politiques, et de puissances économiques, n'a-t-on pas vu se lever un formidable élan humain ? Si l'on admet que l'histoire des Hommes commence à partir du moment où leurs souvenirs prennent forme, où leurs interrogations et leurs messages se fixent dans la pierre, alors leurs messages doivent se transmettre d'une génération à l'autre.

La campagne internationale, pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie apporte un éclatant témoignage de cette prise de conscience.

À l'image des formidables réalisations pharaoniques de nos maîtres qui les réalisèrent hier... La foi et la pugnacité de ceux qui ont su remporter la victoire, avec l'UNESCO et tous les Hommes de grande volonté, du sauvetage entre 1960 et 1980 en Nubie, méritent que nous regardions les valeurs de notre monde avec d'autres yeux. Ce regard qui nous fait voir l'homme insignifiant quand il s'isole, fort et puissant quand il coopère avec ses frères dans l'humanité, regard qui aspire à un monde de paix, de prospérité et à plus de bonheur, but qui mériterait d'atteindre ce qu'il y a de plus noble...l'immortalité.





CHARTREUSE SUR NIL



Porte d'entrée du tombeau "égyptien".

de pyramide. Au passage il est difficile de rester insensible à celle érigée au nom de la famille Latus. On peut lire sur l'une de ses faces : "Ici j'attends".



Le cimetière de la Chartreuse est parsemé de Pyramides donnant un effet égyptisant à l'ensemble.

De la même façon votre regard pourra croiser quelques obélisques dressés sur leur socle et dont les pyramidions sont surmontés d'une croix ou d'une urne.

Au-delà de la grande croix, vers l'ouest vous allez atteindre un superbe temple égyptien. Posé sur un soubassement de granit, la chapelle présente deux colonnes lotiformes en façade. L'entrée est surmontée d'un linteau en

forme de disque solaire ailé. Le battant de la porte est de bronze et porte le motif d'une femme parée d'un *némes*. Elle est vêtue d'une tunique nouée sur l'avant laissant deviner ses formes. Elle tient au-dessus d'elle une couronne de lauriers percée de quatre hublots. La toiture est bordée par une corniche à gorge accentuant l'aspect égyptisant de l'ensemble. Cette chapelle funéraire a été dressée à la mémoire de Louis Assemat, officier d'artillerie naufragé le 12 janvier 1920 à l'âge de 26 ans avec son épouse Marie. Le paquebot "Afrique" qui avait quitté Bordeaux pour Dakar essuya une violente tempête et après l'apparition d'une voie d'eau, rebroussa chemin en direction du port de La Pallice. Il coula à 23 miles au large des Sables d'Olonne et, sur les 599 personnes à bord il n'y eut que 35 survivants.

En vous déplaçant plus vers le nord, vous apercevrez sur la droite un obélisque posé sur deux sphinges. Ce tombeau, commandé par la famille Fiola, a été réalisé par le sculpteur Louis Fournier en 1898. Le hasard de la répartition des concessions funéraires a placé à deux pas de ce monument la tombe de la famille Scribe renforçant ainsi, sans le vouloir, l'aspect égyptisant de ce secteur du cimetière.

En quittant le cimetière vous pouvez enfin marquer un arrêt devant la sépulture de la famille Lacour. Pierre Lacour fut en effet l'auteur d'un ouvrage sur le déchiffrement des hiéroglyphes publié deux ans avant celui de Champollion mais malheureusement la voie qu'il préconisait n'était pas la bonne !



"Ici, j'attends" indique l'épithaphe de cette tombe.



D'après le Guide des Cimetières de Bordeaux Chants des Morts par P. Prévot et M. Lassère (office de tourisme de Bordeaux)





EN ÉGYPTOSCOPE



Bizarrement, le cinéma égyptien, grand producteur de films, s'est peu intéressé à l'histoire ancienne du pays, préférant les mélodrames musicaux ou les sujets sociaux contemporains. Pourtant, il a à sa disposition les décors naturels et historiques, une figuration nombreuse et bon marché, et des vedettes confirmées : on aurait bien vu dans les rôles de Cléopâtre ou Néfertiti les stars adulées des égyptiens, Fatin Hamama (née en 1931), interprète de Youssef Chahine et épouse d'Omar Sharif, ou Samia Gamal (1924-94), "la danseuse aux pieds nus", (que les Français n'ont peut-être vue qu'en partenaire de Fernandel dans "Ali Baba"...).

Mais non, l'égyptomanie cinématographique est le fait des Occidentaux, surtout des Américains. L'Égypte antique et ses décors se prête aux reconstitutions à grand spectacle, à l'exotisme, au rêve, voire au fantastique. Les cinéastes aux budgets pharaoniques ne s'embarrassent guère des contraintes de la vérité his-



Scène du film "Cléopâtre" de Mankiewicz (1963)

torique. À de rares exceptions : Howard Hawks, pour "La Terre des pharaons" (1955), film relatant la construction de la pyramide par Chéops (joué par Jack Hawks), s'est fait conseiller par Jean-Philippe Lauer. Il a filmé l'extraction des blocs dans la carrière d'Assouan et a montré le système de fermeture de la pyramide par écoulement de sable, technique mise en évidence sur le monument de Djéser. Et pour le défilé triomphal de Chéops après sa victoire sur le pays de Koush, il a évité l'anachronisme des chars et des dromadaires, inconnus à cette époque.

Le cinéma ne s'est intéressé qu'à un petit nombre de personnages. Tel Moïse, le guide des Juifs hors d'Égypte. Des divers interprètes qui l'ont incarné, seul Charlton Heston, dans "les 10 commandements" (1956), est passé à la postérité. Dans ce film, le pharaon est joué par Yul Brynner, dont la gueule a fait oublier le Français Charles de Rochefort qui tint le rôle dans "les 10 commandements", version 1923.

À part Ramsès II, le pharaon préféré des cinéastes, on a vu aussi Ramsès III - dans des adaptations d' "Aïda" d'après Verdi-, Ramsès XI, le dernier de la lignée, dans "Pharaon", film polonais (1966), tourné en Ouzbékistan avec l'Armée rouge, Akhénoton dans "l'Égyptien", de M. Curtiz (1954) avec Michael Wilding dans le rôle, ou encore Toutankhamon et Néfertiti.

Mais c'est certainement Cléopâtre - femme fatale à la beauté fascinante - qui a le plus séduit les cinéastes. Depuis la première de toutes, jouée par Jeanne d'Alcy pour son mari Georges Méliès en 1899, il y a eu un nombre incalculable de "Cléopâtre", dont une douzaine déjà avant 1914. Entre autres interprètes, Theda Bara (1919), la première vamp, Claudette Colbert (1934), Vivian Leigh (1945), Sophia Loren (1953), Monica Bellucci (dans "Astérix", 2002), et tout de même deux actrices égyptiennes, Amina Rezk (1943) et Yousra (1989). Mais, pour la popularité du rôle, toutes semblent

avoir été éclipsées par Elizabeth Taylor (1963), Cléopâtre aux yeux améthyste, la plus brillante de la constellation.

Aux peplums, qui ont fait florès dans les années 50-60, on semble préférer aujourd'hui le fantastique, comme les histoires de tombeaux profanés et de momies vengeresses, mieux servies par les effets spéciaux que par les décors authentiques. Le thème de "la Momie" plaît beaucoup. La première version date de 1932, la dernière de 1999. L'histoire : Imhotep, architecte de Djéser, s'est épris de la maîtresse du pharaon et a été condamné à être momifié vivant. Des millénaires plus tard, des savants redonnent vie à sa momie. Dès lors, Imhotep a une seule obsession : retrouver la réincarnation de sa bien-aimée, qu'il fait enlever par une troupe de morts-vivants...

Cette mystérieuse affaire devrait intriguer les égyptologues!



Michel Praneuf



ADAÏMA, NAISSANCE DE L'ÉTAT ÉGYPTIEN

Conférence d'Éric Crubézy du 13/12/03



Adaïma ou la naissance de la civilisation pharaonique :

Établi à 8 Km au Sud d'Esna, le site d'El Adaïma se trouve, des points de vue aussi bien culturel que géographique, au cœur de la civilisation nagadienne¹ (voir chronologie). Occupé durant la seconde moitié du IV^e millénaire avant notre ère (Nagada IC-III A/B) et abandonné après la 2^e dynastie, (~ 2900 avant notre ère), c'est un ensemble d'une importance capitale pour la connaissance des processus qui ont abouti à l'émergence d'un État.

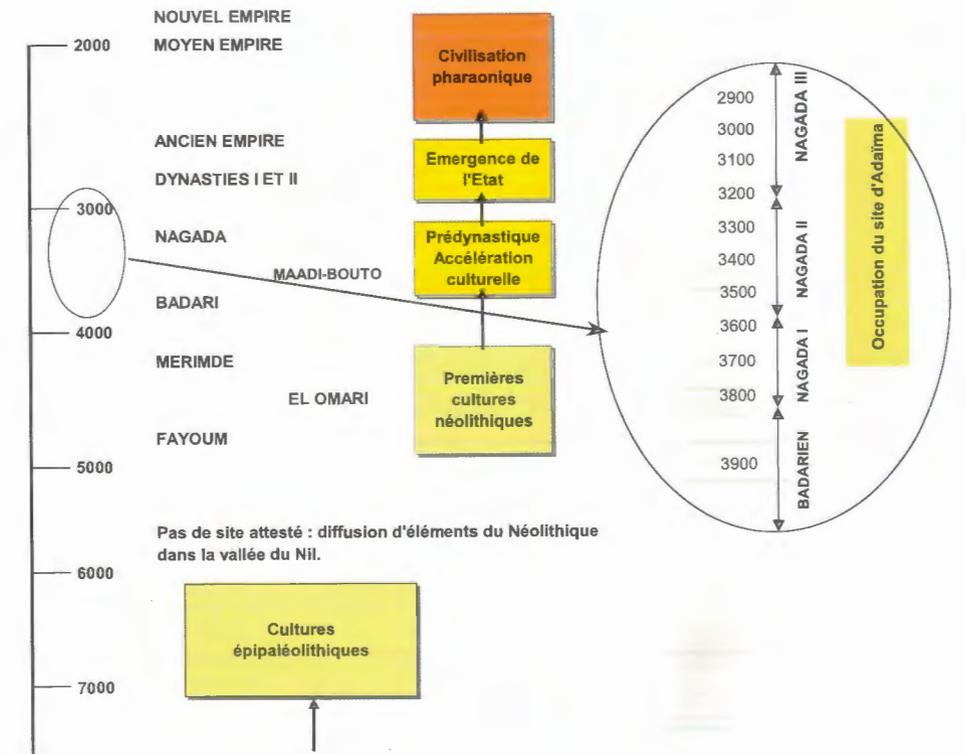
Fouillé depuis 1990 par une équipe française (Béatrix Midant-Reynes pour l'habitat, Éric Crubézy pour les nécropoles), le site, menacé par l'agriculture contemporaine, doit sa survie aux efforts de l'IFAO (Institut français d'Archéologie Orientale) et du SCA égyptien (Supreme Council of Antiquities).

Le site :

La zone étudiée se situe en bord de vallée, au débouché d'un ouadi (ruisseau alternatif) encore actif à l'époque, dans un secteur alors marécageux, dominé par une butte sableuse. Elle comporte une aire consacrée à l'habitat, qui s'est déplacée vers le Nil tandis que le climat s'assécha, et deux nécropoles séparées par le lit du ruisseau. L'exceptionnelle conservation macroscopique de certaines sépultures permet de mieux comprendre les mécanismes économiques, symboliques et intellectuels qui sont aux sources de l'idéologie pharaonique. Par contre, les conditions climatiques très dures qui règnent aujourd'hui dans la région rendent l'étude microscopique plus décevante.

¹ Nagada : ce site, entre Esna et Edfou a donné son nom à la culture qui s'épanouit en Égypte de 3800 à 2900 a.n.è., en trois phases : Nagada I (Amratien), Nagada II (Gerzéen) et Nagada III.

CHRONOLOGIE



Le cimetière de l'Ouest :

Utilisé entre 3700 et 3200 avant notre ère (fin Nagada I - début Nagada III), le cimetière de l'Ouest qui regroupe surtout des adultes (plus de 300 tombes dont beaucoup ont été pillées dès le prédynastique), s'organise autour d'une sépulture (S55) implantée au sommet de la butte. Première du site, antérieure à toutes les autres et pouvant être considérée comme fondatrice, S55 est unique par son isolement et le nombre d'individus qui y sont enterrés (cinq enfants et un adulte sur les restes d'un foyer, accompagnés de céramiques).

À quelque distance vers l'est et peut-être un siècle plus tard, ont eu lieu les premières inhumations, dans des fosses creusées dans le sable, contenant un à trois sujets, la plus célèbre (S11) étant sans doute celle d'une mère et d'un enfant dont les corps, étroitement imbriqués (le bras de la femme passant sous la tête de l'enfant, les doigts repliés sur son front), ont été arrangés par les vivants pour les vivants.

Dans le même secteur, deux hommes (S24) dans un coffre de bois tapissé de tissu rouge (la plus ancienne attestation d'un cercueil sur le site), accompagnés d'un sujet sacrifié et d'offrandes nombreuses (le plus grand vase de la nécropole, tout un attirail en stuc peint représentant des sandales, des massues, un couteau et un sac à dos (?), ainsi que la cuisse avant gauche d'un bovidé - rappelant le hiéroglyphe *hps* ()), constituent un ensemble exceptionnel et significatif. C'est déjà l'équipement funéraire d'un pharaon qui apparaît 3500 ans avant notre ère, révélant une société bien structurée, avec ses chefs qui se font enterrer pourvus des emblèmes de la royauté, la reformulation de ces objets dans un autre matériau renforçant leur symbolisme.

Une ou deux générations plus tard, l'extension se poursuit vers l'ouest de S55, montrant une prise de possession du site par les élites dont les tombes, presque toutes pillées, sont riches en matériel divers (céramiques *black top* et *red polish* très belles, vases peints, palettes à fard, bijoux, ornements, dont un remarquable harpon en os appartenant à un individu particulièrement robuste).

C'est cette période (Nagada IIC principalement) qui voit se complexifier l'architecture funéraire tandis que se produit un phénomène d'accumulation et d'ostentation pour un groupe social particulier, traduisant l'existence d'un pouvoir qui s'affirme.

Après Nagada IID2 (~3200 a.n.è.), a lieu une "démocratisation" du site, avec plus de 1000 tombes d'adultes "standard", ensevelis avec ou sans mobilier. Le recoupement de certaines tombes par d'autres plus récentes témoigne de leur oubli par ceux qui sont venus ensuite.

Ainsi, l'histoire du cimetière de l'Ouest se déroule suivant un scénario classique pour toutes les nécropoles :

- occupation d'un lieu saint par une tombe particulière
- regroupement de l'élite locale
- installation d'une population plus "ordinaire"

Le cimetière de l'Est :

Plus tardif (Nagada III - début de la période dynastique), le cimetière de l'Est dont les sépultures sont presque toutes intactes, concerne en majorité des enfants, enterrés dans des sépultures à fosses ou à chambre latérale creusées dans le limon du *ouadi*. Les corps reposent dans des jarres ou des coffres de terre, accompagnés d'offrandes périssables. La période voit apparaître les premiers sarcophages, en terre crue ou cuite, en même temps que le découpage des corps, après momification naturelle. Contrairement au cimetière de l'Ouest où les individus sont "choisis", cette nécropole représente la totalité de la tranche d'âge de 6 mois à 12 ans. S'y ajoutent quelques fœtus, une femme morte en couches et des adultes au statut particulier. Le site montre un appauvrissement des offrandes mais souligne la grande diversité des pratiques funéraires. S'y révèlent de véritables mises en scène illustrant un univers mental complexe, longtemps ignoré, parce que de tels comportements n'étaient pas admissibles pour les premiers égyptologues.

De la nécropole au monde des vivants :

Fouiller un site tel qu'Adaïma est un véritable travail de détective : il ne s'agit plus seulement de répertorier et de dater les restes comme l'ont fait les premiers archéologues qui, tels J. de Morgan², se sont surtout intéressés aux céramiques. Désormais, tout est pris en compte afin de reconstituer des pratiques et des gestes représentatifs des structures socio-symboliques du groupe.

Des pratiques funéraires spéciales :

Des différences entre les sépultures, de l'abondance ou de l'absence d'offrandes funéraires, il demeure toujours difficile de déduire le niveau social des individus.

Concernant les adultes, tous reposent dans des nattes ou des peaux, en position contractée, tête au sud, les mains généralement proches de la face ; les plus jeunes sont dans des céramiques, certains sans offrande et d'autres avec une profusion de mobilier dont la disposition a permis de déduire qu'une cérémonie longue et complexe devait accompagner la mise en terre. La présence de fard en association avec les palettes zoomorphes caractéristiques de la période, toujours déposées près de la tête, atteste de sa valeur symbolique, en rapport avec l'idée de beauté et le désir de ne pas avoir le même visage dans la mort. Dans une vingtaine de cas, le corps a été recouvert d'une natte, comme s'il ne devait pas être vu. En dehors de quelques perles et de traces d'argile verte, aucune offrande n'accompagnait le cadavre. Pourtant, rien n'indique qu'il s'agisse de sujets défavorisés. Tout ce que l'on peut dire est qu'ils n'ont pas bénéficié d'un rituel.

Parmi ceux-là, certains n'ont pas les mains devant la face mais jointes devant le pubis, comme si elles avaient

² J. de Morgan : archéologue britannique dont le *corpus of Prehistoric Pottery* (1921) constitue le premier exemple de sériation du matériel issu des milliers de tombes mises à jour par ses fouilles.

été attachées. Lorsqu'un cérémonial avait lieu, celui-ci présentait de nombreuses variantes, trahissant des habitudes plutôt troublantes pour les égyptologues. De véritables mises en scène (S11) prouvent que les corps étaient manipulés pour être vus. Des cas de démembrement et recomposition du cadavre avant exposition, réduction de corps, prélèvement de crâne sont largement attestés. Cette époque (fin Nagada III) voit naître, et ce n'est pas un hasard, le mythe d'Osiris, qui comme on le sait, fut débité puis reconstitué avant de devenir le dieu du monde souterrain. En d'autres occasions, des corps ont été réinhumés après un certain temps, des squelettes d'enfants contenus dans des jarres intactes au moment de la découverte sont bouleversés, preuve qu'on les a déplacés après décomposition. Des éléments relevant de pratiques plus tardives telles que l'embaumement sont déjà présents.

Plus déroutantes sont les traces d'égorgeement, relevées sur des sujets appartenant à des sépultures multiples, à rapprocher de deux tablettes (Aha et Djer) du début de la période dynastique dépeignant le sacrifice d'un personnage dont l'officiant récupère le sang. Des exemples du même type sont présents dans d'autres sites prédynastiques, notamment à Hiérakonpolis, ce genre de sacrifice ayant peut-être eu lieu lors des premières fêtes-*sed*.

Malgré leur aspect révoltant, les sacrifices humains ne sont pas exceptionnels dans l'histoire des civilisations et coïncident avec des phénomènes de création d'État. Accompagnant l'affirmation du pouvoir qui se met en place, ils disparaîtront en Égypte dès les premières dynasties, les rois bien installés sur leur trône n'ayant plus besoin de signes forts.

Du portrait à la naissance de l'écriture :

À Adaïma, comme dans d'autres sites prédynastiques, les traces de rituels, la sacralisation du quotidien par la transformation d'objets en signes compréhensibles par tous (on pourrait presque dire *lisibles*) témoignent de l'émergence d'une pensée symbolique de plus en plus élaborée, chaque sépulture reflétant l'identité particulière de son propriétaire.

L'apparition de l'écriture constitue un mystère : comment est-on passé des hiéroglyphes élémentaires associés aux rois des premières dynasties à la rédaction de textes complets en seulement quelques siècles ?

Il est presque sûr que les graffiti présents sur quelques céramiques trouvées à Adaïma ne représentaient rien d'autre que des marques de potier. Par contre la modification de l'organisation cérébrale nécessitée par l'invention de l'écriture est visible à travers les différentes pratiques qui se sont succédées dans la préparation du mobilier funéraire.

Ainsi, l'étude générale des céramiques révèle une intéressante corrélation entre leur taille et celle de leur propriétaire. La tombe S156, qui contenait un fœtus, a livré des vases minuscules et dans le mobilier quasiment pha-

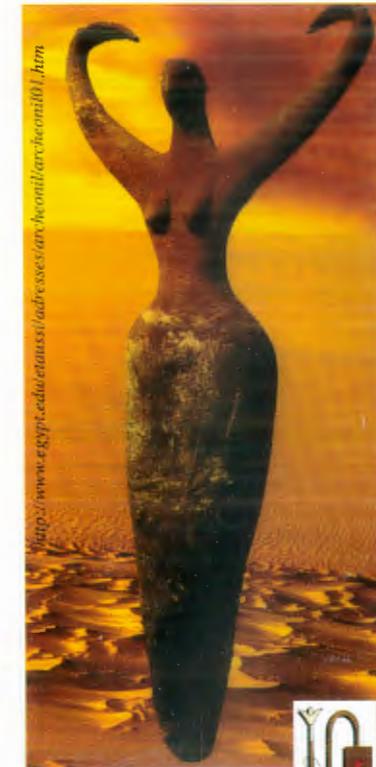
raonique de S24, se trouvait la plus grande jarre du prédynastique. Pouvoir interpréter ce type d'association est une première étape du processus qui conduit à la *lecture*.

Plus étonnant encore, des sujets atteints d'une tuberculeuse osseuse ayant courbé la colonne vertébrale sont accompagnés de vases volontairement déformés avant cuisson. Nous constatons là une aptitude à la métaphore qui s'exprime à travers la substitution de la personne par un vase présentant les mêmes déformations, de telle sorte qu'il suffit de le voir pour déduire qu'un bossu se trouve dessous. C'est alors un *portrait*, l'étape suivante dans l'abstraction qui mène à l'écriture.

Mieux encore qu'un portrait, le nom permet de définir un individu, et c'est pourquoi les premiers mots écrits ont été des noms royaux. La naissance de l'État et l'invention de l'écriture sont donc des phénomènes concomitants.

Continuité :

L'appellation un peu réductrice de "prédynastique" suggère une rupture, alors que la civilisation pharaonique est la continuation d'une histoire sur laquelle Adaïma nous a ouvert une petite fenêtre. Les premiers pharaons appartenaient à la culture nagadienne, leurs successeurs en sont les héritiers. "C'est parce que c'était comme ça au prédynastique, conclut Éric Crubezy, que c'est comme ça à la période dynastique".

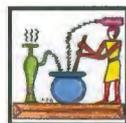


L'association Archéonil édite une revue consacrée aux découvertes et interprétations des périodes prédynastiques de la vallée du Nil.

Détail de la couverture du n°12



FALAFEL OU TA'AMIA



Ingrédients (pour 6 personnes)

- 500 g de fèves sèches pelées
- 1 bouquet de persil plat
- 1 bouquet de coriandre fraîche (ne prendre que les feuilles)
- 1 bouquet d'aneth frais
- 3 gros oignons
- 12 gousses d'ail
- 1 cuillère à soupe de coriandre moulue
- 1 cuillère à soupe de cumin moulu
- 1 cuillère à café de paprika doux
- sel, poivre
- huile de friture



Mettre les fèves à tremper pendant 12 heures, les mélanger à tous les autres ingrédients, mixer le tout.

Laisser reposer 1 heure à température ambiante.

Former de petites boulettes, les faire frire dans l'huile de friture.

Servir chaud.



Danielle Afifi

Directeur de la publication : Robert Vergnieux
Coordinateur : Gérard Métra
Conception graphique : Caroline Delevoie
Impression : Imprim'Art (Mérignac)
N° ISSN : 1629. 6427

Ont collaboré à ce numéro : Laurent Andraud, Danielle Afifi, Alain Barutel, Thomas Boraud, Christine Fabès, Sylvie Griffon, Bernard Lalanne, Jacques Philton, Michel Praneuf, Robert Vergnieux.

Crédit photos : Alain Barutel, Thomas Boraud, Gérard Métra, Jacques Philton, Laurent Robert, Robert Vergnieux



MOTS CROISÉS



HORIZONTALLEMENT

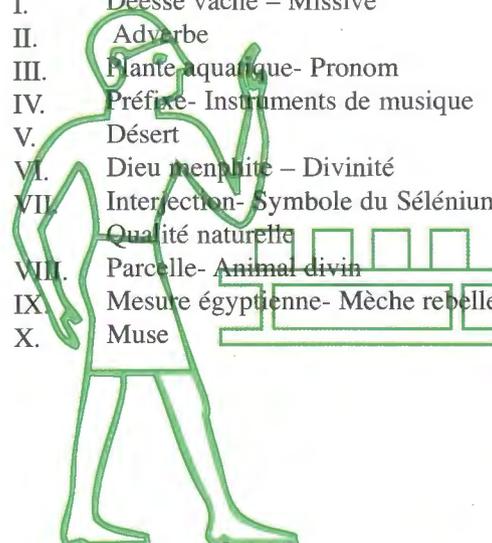
1. Cité du soleil
2. Indefini- Dieu de la sagesse
3. Nœud d'Isis- Dieu solaire- Support de balle
4. Coutumes – Hors service- Court cours
5. Lieu de détente – Quote-part
6. Symbole chimique- Capucin- Conspué
7. Ennemi d'Horus- Affirmation
8. Post-scriptum- Epoux de Nofret
9. Belle de jour- Ville du Delta
10. Fils d'Isaac- Mesure chinoise

I II III IV V VI VII VIII IX X

1										
2		■			■					■
3				■			■			
4		■			■			■		
5						■				
6			■			■				
7	■					■			■	
8			■							
9								■		
10		■						■		■

VERTICALEMENT

- I. Déesse vache – Missive
- II. Adverbe
- III. Plante aquatique- Pronom
- IV. Préfixe- Instruments de musique
- V. Désert
- VI. Dieu menphite – Divinité
- VII. Interjection- Symbole du Sélénium- Qualité naturelle
- VIII. Parcelle- Animal divin
- IX. Mesure égyptienne- Mèche rebelle
- X. Muse



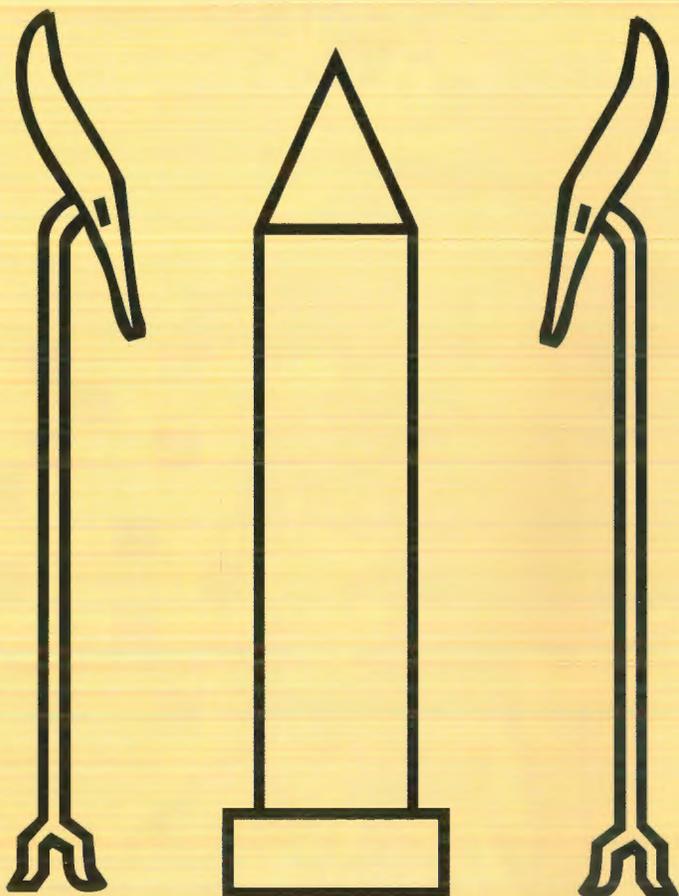
solution des mots croisés du numéro 3

HORIZONTALLEMENT **VERTICALEMENT**

- | | |
|----------------|------------------|
| 1 mastaba - ha | I mariette |
| 2 abousimbel | II abat - houni |
| 3 rabat - ri | III sobek - en |
| 4 ite - annam | IV tua - isbas |
| 5 kir - ia | V astarte - mu |
| 6 th - strabon | VI bi - no |
| 7 tombe - ont | VII amonra - oui |
| 8 eu - nouee | VIII bouto |
| 9 nesmout | IX hermione |
| 10 lin - ion | X ali - antef |



Laurent Andraud



Association Égyptologique de Gironde

10 bis avenue des Violettes
33600 PESSAC

☎ 05.56.45.69.43

✉ egypte-gironde@wanadoo.fr
<http://aeg.u-bordeaux3.fr>